curieux du comparatisme ! Mais l'enjeu n'était-il pas de placer les lecteurs aux confins de ce qu'ils croient connaître ?

D. PORTE.

Archéologie.

Miscellanea protostorica a cura di Gian Luigi CARANCINI : Rome, Giorgio Bretschneider, 1990, X-410 pages, nombreuses planches in-texte, deux dépliants.

Ce volume comprend deux monographies d'inégale longueur. La première, collective sous la direction de G. L. CARANCINI, est l'inventaire de prospections de surface, pour la fin de l'Âge du Bronze et le début du Fer, réalisées autour de l'ancien *lacus Velinus* (Piediluco, Rieti) : les auteurs ont répertorié 31 sites (en fait 33, puisque deux ont un double *nucleo*) situés au-dessus de la courbe de niveau 371 qui marque le rivage fossile de ce lac ; assez curieusement, ils commencent par une typologie très affinée de la céramique avant de donner sa répartition sur les gisements : sorte de tautologie qui fait que les objets sont figurés deux fois, ce qui n'est pas d'un grand intérêt pour des tessons de surface. De plus, le dactylogramme remonte à 1985 et depuis des sondages ont eu lieu qui fourniraient une documentation plus précise.

La seconde étude (p. 187-410) est une monographie de Stefania PANICHELLI intitulée *Sepolture bolognesi dell'VIII secolo a. C.* C'est un travail gigantesque où l'auteur a réexaminé environ le tiers des 2.000 tombes felsiniennes connues, à partir d'une documentation variée : publications classiques, vitrines et réserves du Museo Civico, archives inédites. Le propos est de réviser la chronologie du villanovien bolognais (après dix typologies importantes depuis GOZZADINI en 1855 !) afin de créer un Bologne II A 2 synchrone du Tarquinia II A 2 de PERONI. Cela passe en premier lieu par la création d'une typologie originale de quelque cinq cents types et variantes, tous matériaux confondus, suivie de l'étude des associations et de la définition des phases, enfin de la répartition par tombes qui est résumée sur l'immense dépliant et, dans le texte, sur plusieurs tableaux à deux entrées. Il ressort de cette méthode de travail qu'ici aussi les objets sont représentés deux fois, la première comme types, la seconde en contexte : était-il nécessaire de favoriser ainsi la déforestation du globe en gaspillant du papier (épais et pesant, comme toujours chez G. Bretschneider) ? D'autre part, il y a tellement de types et variantes que chacun n'est représenté, en moyenne, que par deux ou trois objets dans l'ensemble des sépultures étudiées : dans de telles conditions, la sériation chronologique risque d'être d'autant plus arbitraire qu'on ne tient pas compte de l'usure des objets (donc du temps qui sépare la fabrication de l'inhumation) et que la stratigraphie horizontale, faute de notes de fouilles, n'est que d'un faible secours. La gigantesque grille du dépliant peut faire illusion à ceux qui ne savent pas que de nos jours on travaille en triple ou quadruple entrée sur base de données : elle est en fait tautologique, et la chronologie qui en résulte est fondée sur une base intuitive et non objective. Ceci n'est pas une critique du résultat : l'affinement chronologique proposé, outre l'intérêt de stabiliser les synchronismes avec l'Étrurie méridionale, paraît typologiquement solide ; mais l'auteur y arrive par une méthode archaïque, subjective et inutilement dispendieuse en encre et en papier.

Richard ADAM.

Nigel SPIVEY, Simon STODDART, *Etruscan Italy. An Archaeological History* : Londres, Batsford, 1990, 168 pages.

Autant d'autres volumes de cette excellente collection suscitaient l'enthousiasme, autant celui-ci déçoit et irrite. Très sûrs d'eux, les auteurs, fraîchement émoulus de la British School, commencent par attaquer, sans citer de noms, « some inconclusive scholarship » (p. 13), expression qui pourrait désigner quelques étruscologues continentaux connus, hypothèse que permettra d'écarter toutefois l'ignorance que les auteurs montrent précisément de l'étruscologie continentale, Italie exceptée (et encore !). C'est toutefois à propos d'un de leurs compatriotes que les auteurs utilisent l'expression « laughable idiocies » (p. 14) qu'un réviseur aussi immodeste qu'eux serait souvent tenté de leur retourner.

Le propos originel tenait, en effet, dans ce titre : « Rewriting Livy » (p. 14) ; les auteurs y ont renoncé parce que leurs compatriotes ne connaissaient pas cette personne, et que Tite-Live n'était pas étruscologue : voici de grandes nouveautés qui nous laissent assis. Il n'y avait pas besoin de si agressifs et si creux discours pour nous révéler que la littérature gréco-romaine n'est pas à proprement parler la source la plus objective sur les Étrusques. Si d'ailleurs les auteurs avaient lu un peu de bibliographie française, ils n'auraient eu aucun mal à trouver des étruscologues qui avaient depuis longtemps émis « leurs » idées sur la valeur très relative de l'objet d'art et du texte littéraire (p. 17). Déplorer le commerce de l'art, l'absence de documentation sur les fouilles de nécropoles et la rareté des fouilles d'habitat fait partie des lieux communs que nos étudiants de licence connaissent bien ; ici, on paraît les découvrir ; inversement, l'idée archi-périmée de l'expansion territoriale des Étrusques est ici répétée, naïvement et sans nuances (p. 19) ; pourtant, elle vient de Tite-Live !

Ne polémiquons pas davantage, car tout serait à reprendre : citations tronquées, résumés approximatifs des idées d'autrui, références inconsistantes, propos de Café du Commerce pris pour aussi géniaux que $E = mC^2$ (un exemple assez risible : le dernier alinéa de la p. 91), anecdotes touristiques et comparaisons ethnographiques dépourvues de pertinence, sans parler du style. En un mot, le propos, louable, est de construire une histoire à base uniquement archéologique : la vérité sort de la truelle. On négligera aussi l'épigraphie, qui n'est que l'expression formulaire d'une classe dominante dont la langue, d'ailleurs, n'est pas forcément celle de la population : nous en tombons encore d'accord. Enfin, l'aspect diachronique sera secondaire. Il est dommage que ce dernier présupposé ait été respecté et heureux que les deux premiers ne l'aient pas été : il y a quand même quelques appels aux textes, même à ce Tite-Live honni, et à l'épigraphie, mais de fait on préférerait un cadre chronologique plus rigide en maintes occasions.

L'ouvrage est organisé selon une progression assez évidente : environnement physique, antécédents préhistoriques, occupation du sol, activités agricoles, commerce, mythe et langue (avec de bonnes remarques sur l'assimilation du mythe grec, qui contrebattent heureusement certaines idées reçues), religion, pratiques militaires et organisation sociale. On pourrait préférer un autre classement, mais ainsi conçue la progression reste assez satisfaisante. Si les premiers chapitres sont emplis de banalités, on note en revanche dans les trois derniers quelques idées originales qui n'apparaissent pas, ou guère, dans la littérature continentale actuelle, et méritent l'attention : p. 98-99 un approfondissement de l'épisode de Troïlos ; p. 119 une explication du fronton de la tombe des Lionnes ; p. 131 une amorce de polémique contre l'idée d'une armée hoplitique (mais les travaux de W. V. HARRIS, J.-P. THUILLIER, etc., ne sont évidemment pas cités) ; p. 136 une tentative de

vieillir les remparts (mais ici aussi, on ignore la récente mise au point de P. DEFOSSE).

Un petit guide touristique clôt banalement ce volume trop ambitieux qui retombe ainsi comme un soufflé sorti du four.

Richard ADAM.

Antonella TESTA, *Candelabri e thymiateria* (avec Appendice technique de M. SANNIBALE) (Monumenti, Musei e Gallerie Pontificie-Museo Gregoriano Etrusco, Cataloghi 2) : Rome, « L'Erma » di Bretschneider, 1989, VIII-281 pages.

Le catalogue qui nous est ici proposé comporte soixante-dix instruments liés à l'éclairage, pour la plupart en bronze et presque tous originaires d'Étrurie : trois candélabres, seulement, sont en plomb ou en fer; ils ont été eux aussi utilisés en Italie centrale, vers la fin de l'époque étrusque. Une douzaine de porte-lampes romains (ou fragments) attestent des prolongements jusqu'à l'époque augustéenne, au moins, des types d'objets et technologies d'origine étrusque. La première notice du catalogue concerne un porte-torche chypriote, trouvé à Cerveteri et qui prend place tout naturellement parmi les nombreuses importations de cette île, parvenues à Cerveteri pendant la période orientalisante. Deux objets, enfin, n'appartiennent pas au domaine de l'éclairage, mais leur morphologie et leur décoration, proches de celles des *thymiateria* et candélabres, justifient pleinement leur présence dans ce catalogue : ce sont deux cottabes, l'un de table, avec un riche décor de statuettes, l'autre, fragmentaire, que l'on posait sur le sol, ainsi qu'en attestent quelques représentations au milieu des scènes étrusques de banquet.

Près du tiers de ces objets ont été trouvés de manière certaine au cours des fouilles du XIX^e^ siècle à Vulci (fouilles Canino, Campanari...). D'autres, moins nombreux, proviennent de différents sites appartenant jadis aux États Pontificaux : Bomarzo, Orte, Civitella S. Paolo, Pérouse. Le catalogue, organisé selon un classement typologique, des candélabres d'abord, des *thymiateria* ensuite, comporte pour chaque objet une notice détaillée : description et particularités techniques, caractéristiques particulières dans le cadre général de la typologie, étude stylistique du couronnement plastique (ou de la figure-cariatide), ce qui permet enfin de proposer une datation et l'attribution à un atelier.

Ces notices, de conception traditionnelle mais rédigées avec soin, sont soutenues par une illustration graphique et photographique abondante, où l'on peut juste déplorer parfois la petitesse relative de certaines vues de la cimaise, obstacle à l'examen stylistique. Le catalogue répertorie nombre d'objets remarquables, souvent cités, voire illustrés par l'autres ouvrages, mais qui se trouvent ici replacés dans le contexte général d'une des productions les plus originales de l'art bronzier étrusque.

Le Museo Gregoriano Etrusco comporte une des collections de candélabres et *thymiateria* étrusques les plus abondantes et les plus variées. Ce riche échantillonnage, associé à un important travail de documentation sur l'ensemble des séries de candélabres et *thymiateria* conservés dans de nombreux musées d'Europe et des États-Unis, permet à A. TESTA de présenter, au-delà du catalogue proprement dit, une importante synthèse (typologie, chronologie, ateliers) sur une classe d'objets à propos de laquelle ce type d'étude manquait jusqu'à présent, mis à part les quelques éléments de typologie définis par T. DORHN en 1963 pour les candélabres, à partir de la forme du trépied inférieur. A. TESTA prend appui sur ce classement pour proposer une sériation des candélabres, et établit pour les *thymiateria* tardo-classiques et hellénistiques une répartition en quatre types principaux,

partie sur le même critère : la forme du trépied à jambes humaines, pattes de fauve, d'équidé ou de capridé, mais aussi sur la présence, ou non, à la base du fût, d'une statuette-caryatide. On peut regretter qu'elle n'ait pas consacré une étude typologique analogue aux *thymiateria* archaïques, notamment à ceux qui reposent sur une base tronconique ou tronc-pyramidale, dont quatre exemplaires remarquables sont conservés au Museo Gregoriano.

Par ailleurs, il aurait peut-être valu la peine, à partir de l'important corpus sur lequel repose l'étude, de tenter de dépasser plus franchement la classification de DORHN et de proposer une typologie affinée reposant sur une analyse détaillée d'autres parties des objets (le fût et son ornementation, les diverses bagues moulurées et la coupelle renversée qui le limitent en haut et en bas). Certes, l'extrême variété dans la combinaison de ces éléments « annexes », l'emploi des mêmes formes sans modification sur une longue durée, les remontages abusifs dont beaucoup de candélabres ont été victimes après leur redécouverte moderne, rendaient ce travail périlleux. Mais on se prend à regretter qu'A. TESTA n'ait pas mis sa rigueur, sa finesse d'analyse et sa remarquable connaissance de la classe d'objets dont elle s'occupe, au service d'une typologie plus audacieuse et qui mette mieux en valeur les évolutions morphologiques éventuelles à l'intérieur des différents groupes.

Il faut souligner, en revanche, un effort de clarté, avec pour chacun des deux groupes, et à l'intérieur de ceux-ci pour chaque type, de nombreux tableaux récapitulatifs qui mettent en évidence la production, assurée ou supposée, des différents ateliers et leur période d'activité. C'est d'ailleurs, certainement, un des mérites fondamentaux de cet ouvrage que cette attention accordée aux différentes aires de production d'une catégorie d'objets que, pendant très longtemps, on a presque indistinctement attribués aux seuls bronziers de Vulci, en dehors de quelques productions épisodiques envisagées pour Chiusi et peut-être Bologne. Vulci demeure évidemment, de loin, le premier centre producteur de candélabres et de *thymiateria* jusqu'à l'époque hellénistique, mais, outre Chiusi, Volsinies et sans doute Populonia sont reconnues ici comme ayant fabriqué des candélabres au cours du V^e^ siècle. A la même époque, le deuxième grand secteur de production est l'Étrurie padane dont l'activité bronzière est de mieux en mieux connue depuis quelques années, à la suite notamment des travaux de E. HOSTETTER (*Bronzes from Spina I. The Figural Classes*, Mayence, 1986). Pour le IV^e^ siècle, en dehors de Vulci, toujours, et Tarquinia, on trouvait certainement des ateliers en Ombrie, dans le territoire falisque, etc...

Le catalogue est complété par un appendice technique consacré aux modes de fabrication des deux autres candélabres jumeaux, décorés d'un soldat près de son cheval cabré, puis de deux autres candélabres dont l'un également avec une cimaise complexe. Ces observations techniques très pertinentes viennent enrichir un ouvrage qui comble de façon irremplaçable une lacune jusque-là très fâcheuse dans notre connaissance de la production bronzière étrusque.

Anne-Marie ADAM.

Secondo Congresso internazionale etrusco, Firenze 26 Maggio-2 Giugno 1985, Atti : Rome, Giorgio Bretschneider, 1989, trois volumes, 1.683 pages.

Parue près de cinq ans après le congrès, cette gigantesque publication est une somme que l'on ne devrait pas traiter comme nous allons le faire, par un simple *elenco* non pas même des contributions, mais des grands thèmes et sujets. Mais comment, dans une revue qui n'est pas spécialisée dans l'étruscologie, présenter le

bilan d'une réunion qui a duré une semaine, et où les travaux des neuf commissions furent en général continus et simultanés? Outre qu'il constituait le point culminant de l'année étrusque, deux anniversaires contribuaient à l'importance de ce congrès : les soixante-quinze ans de notre maître à tous, Massimo PALLOTTINO, à qui la plupart des participants ont exprimé leur reconnaissance, et les cinquante-sept ans qui ont séparé ce deuxième congrès du premier. Deux générations de chercheurs ou peu s'en faut se sont donc succédé depuis la dernière grand-messe de l'étruscologie, et celle-ci paraît à la fois s'être transformée du tout au tout à plusieurs reprises, et avoir poursuivi dans les voies ouvertes par les grands prédécesseurs de 1928. A comparer les actes des deux congrès, le renouvellement l'emporte sur la tradition : les chercheurs sont dix ou vingt fois plus nombreux; on a reconnu l'enracinement de la civilisation étrusque dans le terreau italique, et les influences précises que celui-ci doit aux cultures du Bronze final et du Fer ancien de toute l'Europe sud-occidentale; le discours sur les emprunts à la Grèce et à l'Orient a été remplacé par une recherche qui intègre largement les mondes dits barbares; l'économique, le social, apparaissent comme des faits d'ordre structurel qui tendent à obnubiler ces épiphénomènes qui sont longtemps restés au premier plan : l'art, la religion. On a fouillé des habitats et plus seulement des nécropoles, l'archéologie a fourni des échantillons à l'analyse des laboratoires au lieu de beaux objets aux vitrines des musées. Pourtant, et le congrès se montre en cela plutôt conservateur, les thèmes traditionnels ont attiré plus de monde et plus de communications que les orientations novatrices, celles qui viennent pour l'essentiel des sciences préhistoriques. Le troisième congrès, dût-il attendre cette fois moins de cinquante ans, n'en présentera donc pas moins un nouveau renouvellement.

Le thème « histoire et archéologie », vaste par définition, réunit de brillantes signatures : Mauro CRISTOFANI, Giovanni COLONNA, Mario TORELLI, ce dernier renouvelant quelque peu les données acquises sur la romanisation. Mais ce sont surtout les communications liminaires qui attirent l'attention, celle de Massimo PALLOTTINO qui revient, non sans la renouveler en partie, sur la question des « origines », et celle de Jacques HEURGON qui apporte des éléments neufs sur la fameuse stèle de Kaminia.

Dans la série des communications consacrées à l'historiographie et à la méthodologie, Domenico MUSTI, Dominique BRIQUEL, Marta SORDI ont poursuivi leur critique de la tradition gréco-latine, tandis que les autres intervenants se sont intéressés qui aux archives de fouilles anciennes, qui à l'utilisation de méthodes documentaires modernes; on remarquera, mais elle est timide par rapport à ce qui se fait depuis longtemps en Grande-Bretagne, l'intervention de Paola MOSCATI sur l'utilisation de méthodes informatisées dans la détermination des ateliers.

Le thème « urbanisme et architecture » est l'occasion de mises au point sur des fouilles et prospections (Paola PELAGATTI sur l'organisation territoriale de l'Étrurie méridionale, Lorenzo QUILICI sur les voies...) récentes, certaines partiellement inédites à l'époque du congrès. Le thème « économie, production et échanges » est bien représenté avec quatorze communications, parmi lesquelles nous soulignerons celle de Michel GRAS qui met les matériaux et objets échangés en relation avec le substrat social de ces échanges, et la mise au point exhaustive de Bernard BOULOUMIE sur ce que les Étrusques allaient chercher en Gaule, où ils ont laissé nombre d'artefacts : à côté des grands classiques comme l'étain, dont l'auteur prouve qu'il était moins abondant en Étrurie qu'on ne l'a longtemps cru, la Gaule fournit des matériaux assez inattendus. Giampiero PIANU, auteur de nombreux catalogues de céramique tarquinienne, a de son côté mené une réflexion approfondie sur la « standardisation », terme imprécis qui, en histoire de l'art, est souvent

prétexte à esquiver les problèmes. Nous ajouterions volontiers à cette rubrique la communication de José Maria BLAZQUEZ sur la présence d'Étrusques en Espagne, qui a été classée en « vie publique et privée » avec d'autres communications un peu disparates, celles de Jean-Paul THUILLIER sur l'hypothèse d'un culte apollinien à Caere, de Jean-René JANNOT sur les cavaliers, d'Adriano MAGGIANI sur les représentations d'haruspices, de Gaetano FORNI sur l'agriculture (très hardie dans ses conclusions), de Larissa BONFANTE et de Sibylle HAYNES sur le rôle et le costume des femmes, de Marco BONINO sur les bateaux archaïques.

La partie « naturalistica » est réduite à six communications qui recouvrent divers domaines, mines, métallurgie, paléo-anthropologie; cette branche de la recherche reste encore un parent pauvre de l'étruscologie. L'histoire des arts figuratifs est infiniment mieux traitée, avec un effort particulier sur la céramique peinte (Janos SZILAGYI, Tobias DORHN, Paolo Enrico ARIAS, entre autres), aux bronzes (six communications), à la statuaire de terre cuite (Maria BONGHI JOVINO, Maria José PENA, Maria José STRAZZULLA); Giuseppe SASSATELLI s'est attelé à la lourde tâche de relier les stèles felsiniennes à leurs contextes, ce qui modifie sensiblement la chronologie obtenue par critique interne. L'ensemble de ces communications est chapeauté, au début du deuxième volume, par un résumé de sa chronologie par Mauro CRISTOFANI.

De la même manière, il revient à Raymond BLOCH d'introduire les communications consacrées à la religion, qui sont nombreuses mais ne nous semblent pas apporter beaucoup de nouveautés. Après Michel LEJEUNE, Helmut RIX, Carlo DE SIMONE et Aldo PROSDOSCIMI qui reprennent les problèmes fondamentaux de la linguistique étrusque (et tout particulièrement ceux qui concernent l'alphabet), huit communications consacrées à ce domaine présentent un certain nombre d'observations et découvertes neuves, y compris sur la présence de noms étrusques en Tarraconnaise (Isabel RODA DE MAYER).

Il serait oiseux de répéter en conclusion ce que nous avons dit en commençant sur l'insuffisance d'un si bref compte rendu par rapport à un congrès si riche et, le plus souvent, novateur. Signalons cependant que les contributions ne sont, pour la plupart, pas si techniques qu'il faille être très versé en étruscologie pour en tirer profit.

Richard ADAM.

La Grande Roma dei Tarquini; Catalogo della Mostra a cura di Mauro CRISTOFANI : Rome, L'Erma di Bretschneider, 1990, 294 pages, 36 planches couleurs hors-texte.

Le magnifique catalogue de l'exposition qui s'est tenue au Palazzo delle Esposizioni pendant tout l'été 1990 se présente comme un monument : par son volume, par la qualité et la richesse de son illustration, par le nombre des objets présentés (900 environ), il se veut une somme où chacun trouvera son compte : à côté d'objets aussi « incontournables », comme ne manqueraient pas de dire certains, que la louve du Capitole, les statues de S. Omobono, de Satricum, de Velletri, et l'inévitable relevé de la frise principale de la tombe François, l'archéologue trouvera de nombreux plans et coupes, relevés de mobilier et d'inscriptions, photos d'objets de la vie quotidienne qui, hors des publications spécialisées, tendent à être trop souvent éclipsés par les découvertes plus spectaculaires. Catalogue et exposition sont divisés en deux parties, Rome et le Latium, et c'est cette dernière partie qui offre le plus grand intérêt du point de vue des découvertes inédites ou peu publiées : la statuaire, le bucchero ou les inscriptions de Rome même étaient déjà largement connus pour la plupart. Dans chacune des deux parties, trois chapitres sont consa-

crés à des subdivisions géographiques et présentent donc un aspect d'inventaire qui n'est pas sans rappeler la déjà ancienne exposition *Civiltà del Lazio arcaico* (1976), et d'ailleurs on retrouve nombre de monuments communs aux deux catalogues. Les chapitres de conclusion, sur l'art dans la civilisation romaine du VI^e^ siècle et sur le culte des morts dans le Latium, tentent une synthèse, mais sans doute aurait-on pu développer cet aspect. C'est sans doute également dans ces chapitres que la lisibilité du catalogue atteint ses limites : notes tassées et minuscules, plans fortement réduits. Pour les références, on regrettera l'absence d'un index thématique, qui oblige à feuilleter l'épais volume pour retrouver fibules ou statuettes votives.

Richard ADAM.

La Città di Artena. Scavi belgi 1979-1989 : Rome, L'Erma di Bretschneider, 1989, XXI-96 pages, 4 planches couleur hors-texte, un dépliant.

Réalisé par Roger LAMBRECHTS, Paul FONTAINE et Éric DE WAELE, honorablement traduit en italien par Dianne MICHIELS, ce petit volume a pour double fonction de documenter l'exposition itinérante sur les dix années de campagnes à Artena et de résumer pour un large public les publications détaillées parues dans *Archeologia laziale*, VII, *N Sc* 8/XXXVII et les deux beaux volumes *Artena* 1 et 2 de 1983 et 1989. Sans vouloir majorer l'importance d'une fouille qui, en raison des méthodes très soigneuses qu'ils ont appliquées, ne couvre pas encore une très grande superficie, ni conférer à ce modeste site une importance qu'il n'a pas (ce n'est pas l'Artena citée par Tite-Live : les conseillers municipaux d'il y a un siècle ont cru bon de débaptiser Montefortino, mais le nom antique reste inconnu), les auteurs en retracent l'histoire en donnant un bel exemple de l'interaction de l'archéologie et des textes. Située à l'extrême nord de la chaîne des Monti Lepini, la Città di Artena, qui domine le bourg actuel du même nom, constitue à la fois un beau site de surveillance sur la Campagna di Roma et le point septentrional d'une chaîne de colonies installées en pays volsque, Setia, Cora, Norba et Signia. Le site ne s'urbanise que dans le courant du IV^e^ siècle, indépendamment de Rome, puis après incendie connaît une deuxième phase édilitaire, cette fois sous domination romaine, au début du III^e^ ; moins d'un siècle plus tard, le site est de nouveau abandonné pour ne renaître qu'à époque impériale.

Cinq structures d'habitat, dont des bâtiments publics et cultuels, sont présentées, ainsi que le système d'approvisionnement en eau. Les principales classes de mobilier liées à ces édifices sont ensuite brièvement évoquées, avec l'illustration nécessaire et suffisante : la campanienne, la céramique surpeinte, les patères de type Genucilia (dont un sous-groupe particulièrement représenté a permis d'identifier un peintre Genucilia d'Artena, donc un atelier [falisque ou cérétain ?] qui eut à un moment précis des relations commerciales privilégiées avec la petite cité anonyme (au passage, la localisation archéologique des patères Genucilia contredit l'idée habituellement répandue que ces vases avaient une destination d'abord funéraire), la céramique commune et quelques autres catégories moins homogènes.

La rigueur et en même temps l'accessibilité de ce volume le rendent particulièrement agréable et intéressant. Il montre qu'en dehors des fouilles de nécropoles où s'est trop longtemps complu l'archéologie italienne, si l'on s'abstient de mépriser la monotonie et la modestie du mobilier qui justement autorisent une histoire du quotidien, il y a de très larges enseignements à tirer. Les ressources matérielles mises en œuvre doivent être très inférieures à celles dont disposaient les équipes suédoises de San Giovenale et Luni, mais la publication ne le cède en rien à ces fouilles déjà classiques.

Richard ADAM.

Hannah M. COTTON et Joseph GEIGER, *Masada II. The Yigael Yadin Exacavations 1963-1965 Final Reports. The Latin and Greek Documents* : Jerusalem, Israel Exploration Society, The Hebrew University of Jerusalem, 1989, 1 vol. 246 pages, et 48 planches hors-texte.

Il n'est pas besoin d'insister sur l'importance historique de Massada ni sur la qualité des fouilles qui y ont été menées, et dont nous avons ici un des volumes définitifs. Une substantielle introduction rappelle la présence juive à Massada, la présence militaire romaine et, pour être complet, la présence byzantine attestée, il est vrai, par quatre documents seulement de ce recueil. Il faut y ajouter une intéressante discussion sur la date de la chute de Massada, au printemps 73 ou au printemps 74. La première de ces dates a été en effet remise en cause sur la foi d'une inscription d'Urbisaglia donnant le *cursus* de L. Flavius Silva Nonius Bassus, mais la nouvelle datation proposée par W. ECK n'apparaît pas s'imposer en dernière analyse pour les éditeurs de ce volume.

Le recueil lui-même comporte le catalogue des papyri, des ostraca, des *tituli picti*, des graffites et des timbres amphoriques. Les deux premières catégories l'emportent de loin sur le reste du matériel ici présenté. Les papyri latins, au nombre de dix-huit, sont deux fois mieux représentés que les grecs; ils datent tous d'avant la chute de Massada, avec deux pièces remarquables, un bordereau de paye de légionnaires, daté des derniers mois de 72 après J.-C., et une liste de fournitures pour un hôpital de l'armée. Le nombre des ostraca latins équilibre presque, à une unité près, celui des ostraca grecs; ces textes latins concernent tous la légion X^e^ *Fretensis*, en Syrie depuis l'époque augustéenne et cantonnée à Jérusalem après la chute de celle-ci. Il est difficile d'assigner une date à la fin de la présence militaire romaine d'après les documents édités dans ce volume; seules les monnaies permettent de considérer l'année 112/3 comme le *terminus* le plus solide.

Les *tituli picti* latins équilibrent encore en nombre les grecs, mais ils nous reportent à une période antérieure, la période hérodienne, et évoquent l'importation à Massada de produits de luxe souvent venus de très loin, comme le vin (n° 819, qui mentionne le *Massicum* de la Campanie), les pommes (n° 822, en provenance de Cumes) ou le *garum*. Les soixante ostraca grecs donnent lieu à une intéressante discussion sur l'emploi du grec par les Juifs, singulièrement par les riches propriétaires fonciers et les marchands. Au regard de ces riches chapitres, ceux qui sont consacrés aux graffites et aux timbres amphoriques apparaîtront sans doute moins fournis, les graffites en particulier sont très mutilés, et se distinguent surtout par plusieurs abécédaires.

On ne peut qu'admirer et féliciter les auteurs du soin avec lequel ils ont présenté la documentation ici rassemblée. L'étendue de leur information dont témoigne une riche bibliographie, la précision et la minutie des analyses, la sûreté des conclusions emportent l'adhésion. Il faut ajouter une illustration de premier ordre, digne de l'excellente présentation de l'ouvrage, et aussi des *indices* très soignés. Voilà un volume qui fait honneur à nos collègues israéliens, et où l'on sent qu'ils ont mis toute leur science et tout leur cœur.

André LARONDE.

Rivista di Archeologia, XIII, 1989 : Rome, Giorgio Bretschneider, 1989, 106 pages, 42 planches hors-texte.

La publication de l'Università degli Studi de Venise réussit, cette fois, à ne rien publier de vénète ni de proche, hormis une tête d'Alexandre conservée au musée archéologique de Venise, et une inscription de Brescia. Le reste des articles nous

emmène du Latium (Préneste, S. Omobono) au Proche-Orient (Ra's al-Junyaz, sultanat d'Oman) en passant par la Crète (four de Kavousi). Comme le Ménélas d'Offenbach, nous voudrions des explications avant de partir pour la Crète : est-ce que cette revue vise un public précis, par exemple les étudiants vénitiens, ou se contente-t-elle d'accueillir des articles qui n'avaient aucune chance de paraître ailleurs ? D'autant qu'entre les monographies quelque peu imprégnées de dilettantisme et les rapports de fouille publiés tels quels sans le moindre recul ni l'ombre d'une tentative de synthèse, on est parfois tenté de se demander si le fourre-tout n'est pas un sac à malices.

Richard ADAM.

Archeologia Laziale IX (Quaderni del Centro di Studio per l'Archeologia Etrusco-italica, 16) : Rome, Consiglio Nazionale delle Ricerche, 1988, 517 pages, nombreuses illustrations dans le texte.

De tous les volumes déjà parus d'*Archeologia Laziale,* ce tome IX est le plus volumineux et de loin puisqu'il dépasse les 500 pages. Cet état de choses dont il convient de se féliciter tient pour l'essentiel à la multiplication des chantiers de fouille et des interventions de sauvetage. Le développement des programmes de fouille va au demeurant de pair avec une tendance de plus en plus marquée à associer à leur mise en œuvre plusieurs des instituts archéologiques étrangers qui ont pignon sur rue à Rome.

Les cinquante-cinq exposés regroupés dans ce tome correspondent à autant de communications présentées lors du neuvième « Incontro di Studio » qui s'est tenu à Rome les 27, 28 et 29 novembre 1987. Ils se répartissent sous huit rubriques dont les cinq premières (Rome, « Suburbio », Ostie, Latium méridional, Sabine) apparaissaient dans les volumes précédents. L'archéologie préhistorique et l'archéologie médiévale réduites jusqu'ici à la portion congrue accèdent désormais à la dignité de rubriques à part entière. Mais si elle s'accomplit sur le terrain, la fouille est indissociable de la conservation et de la restauration des objets découverts. D'où la huitième partie du volume consacrée à l'aménagement et à la réorganisation des musées ainsi qu'aux travaux de restauration qui s'y accomplissent.

Des articles de la rubrique *Roma* on lira avec un soin particulier ceux d'E. NEDERGAARD (*Nuoue indagini sull'Arco di Augusto nel Foro Romano*), V. JOLIVET (*Les cendres d'Auguste. Note sur la topographie monumentale du Champ de Mars septentrional*) et L. VENDITTELLI (*Prosecuzione delle indagini topografiche sull'Aventino*). Le premier aboutit à la conclusion que, contrairement à la théorie défendue par R. GAMBERINI MONGENET, un seul arc, celui que le Sénat fit élever à Auguste après la restitution des *signa*, s'élevait sur le côté sud du temple du *diuus Iulius*, le second renouvelle sur un point notre connaissance de l'urbanisme augustéen, tandis que le troisième n'exclut pas la possibilité, au vu des fouilles en cours dans ce secteur, que l'*aedes Dianae* se soit dressé dans la zone aujourd'hui comprise entre la via S. Alberto Magno et le Largo Arrigo VII.

Les communications de la rubrique *Suburbio* ont trait aux fouilles conduites dans la nécropole de Crustumérium, sur le site d'Antemnae et à des découvertes effectuées dans la zone de Gabies ou à proximité de la via Cassia, de la via Flaminia et de la via Tiburtina. Celles de la troisième partie font le point sur un certain nombre de fouilles ou d'interventions accomplies à Ostie.

La rubrique *Lazio meridionale* est riche de substance, qu'il s'agisse des fouilles en cours à Satricum et à Anagni, du bilan exhaustif qui nous est présenté sur la topographie de Norba et sur les restes de monuments visibles sur ce site (L. QUILICI,

S. QUILICI GIGLI), mais aussi de documents d'archive qui jettent un jour nouveau sur la découverte de la tombe Bernardini. Parmi les exposés relatifs à la Sabine, il en est deux qui méritent une mention particulière, celui d'A. GUIDI (Cures) et celui de M. G. FIORE, E. M. MENOTTI et D. MONNA (Rieti). Nous ne nous arrêterons pas sur les trois dernières parties de ce volume qui traitent de thèmes étrangers à notre compétence.

Bref un bilan soigné et qui a l'avantage de mettre des informations précieuses à la disposition des chercheurs dans les meilleurs délais qui soient. Signalons pour finir que l'*Index geographicus* en facilite grandement la consultation.

Jean-Claude RICHARD.

La Via Appia : Archeologia laziale, X-1, *Quaderni del Centro di Studio per l'Archeologia etrusco-italica*, 18, Consiglio Nazionale delle Ricerche : Rome, 1990, 190 pages, nombreuses illustrations in-texte, dépliant.

Consacrée à la section Rome-Terracine de la voie construite en 312, la dixième rencontre du Comitato per l'Archeologia laziale a été rapidement publiée sous la responsabilité de Stefania QUILICI GIGLI. Les dix-sept communications, dues tant à des historiens comme Claude NICOLET qu'à des archéologues spécialisés, recouvrent toute l'histoire de ces 132 km : de la création replacée dans le cadre des visées expansionnistes romaines à la fin des guerres samnites (G. UGGERI) et l'étude précise du tracé (L. QUILICI) aux restaurations trajaniennes et de la fin de l'Antiquité (A. MOSCA), à divers monuments chrétiens (H. WINFELD-HANSEN) et aux projets actuels de préservation sous la forme d'un parc archéologique plus étendu que l'actuel (G. PISANI SARTORIO, V. CALZOLARI), sans oublier la centuriation républicaine du territoire pontin, jusqu'alors mal connue (M. CANCELLIERI). Au total un volume très riche, où la diversité des sujets abordés n'empêche pas une saisie diachronique globale conforme aux principes de l'actuelle archéologie du paysage.

Richard ADAM.

Épigraphie et numismatique.

Luigi MORETTI, *Tra epigrafia e storia. Scritti scelti e annotati* (Vetera, 5) : Casa Editrice Quasar, Rome, 1990, 432 pages, 24 planches.

Si L. MORETTI est surtout connu comme historien du monde grec, ses recherches dans le domaine de l'épigraphie l'ont conduit à se pencher sur quelques problèmes qui, à des titres divers, intéressent le monde romain. Les lecteurs de cette revue sauront donc gré à S. PANCIERA d'avoir fait place dans ce spicilège à ses travaux les plus marquants dans ce domaine. La rubrique prévue à cet effet comprend douze articles sur les trente-trois qui ont été retenus. Ajoutons à cela que des mémoires regroupés sous la rubrique *Epigraphica*, six au moins viennent étoffer la série précédente. Entre autres motifs de satisfaction, le recenseur tient à dire le plaisir qu'il a pris à relire les articles intitulés l'un *Chio e la lupa capitolina* (*R. F. I. C.*, 108, 1980), l'autre *Statistica demografica ed epigrafia : durata media della vita in Roma imperiale* (*Epigraphica*, 21, 1959). Et s'il a pu regretter que *Le Origines di Catone, Timeo ed Eratostene* (*R. F. I. C.*, 80, 1952) n'ait pas trouvé place dans ce recueil, il s'est consolé à l'idée que cet article n'entrait de droit dans aucune de ses trois parties. Chacune d'elles se termine sur quelques pages d'*Addendum* dans lesquelles l'auteur esquisse un bref état des questions à la lumière des travaux postérieurs aux siens.

Jean-Claude RICHARD.